



Timothée de Fombelle

VANGO

2. UN PRINCE SANS ROYAUME

folio
junior

folio
junior

Vango

1. Entre ciel et terre
2. Un prince sans royaume

Timothée de Fombelle

VANGO

Tome 2

Un prince sans royaume

GALLIMARD JEUNESSE

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2011
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2016, pour la présente édition

Illustrations : Manuele Fior

Crédits :

Page 325 : Le Hindenbourg en flammes, © Corbis.

1918. À trois ans, Vango est déposé par la mer sur une plage des îles Éoliennes, en Sicile, avec Mademoiselle, sa nourrice, qui prétend ne rien savoir de leur passé. Il grandit là, à l'abri du monde, grimpant sur les falaises au milieu des oiseaux.

À dix ans, il découvre, accroché à une île voisine, le monastère invisible que le moine Zefiro a fondé pour protéger quelques dizaines d'hommes, loin des dictatures ou des mafias qui les traquent. Vango se fait accepter par la communauté, vit entre son île et le monastère. Mais, trois ans plus tard, alors qu'il annonce à Zefiro qu'il veut devenir moine, celui-ci le pousse dehors pour découvrir le monde avant de s'engager.

Il passe donc l'année 1929 dans l'équipage du dirigeable Graf Zeppelin, auprès du commandant Hugo Eckener, et rencontre à bord une jeune fille, Ethel, qui voyage avec son frère. À peine jeté dans le monde, comme si son destin le rattrapait, Vango se sent poursuivi par des forces inconnues qui veulent sa mort et l'éloignent pour longtemps d'Ethel.

Quelques années plus tard, au moment où il va devenir prêtre au pied de la cathédrale de Paris, Vango est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis. La course folle reprend. Le commissaire Boulard et ses hommes s'ajoutent au nombre de ses poursuivants. Désormais, Vango vit une existence de fugitif à

travers l'Europe, cherchant dans ses origines les raisons de cette haine qui est à ses trousses.

De son côté, le père Zefiro a quitté son monastère et combat le marchand d'armes Voloi Viktor, pour tenir une promesse faite à trois amis, vingt ans plus tôt, dans les tranchées de Verdun.

Au milieu de ce tourbillon, Vango finit par apprendre le drame expliquant son arrivée en Sicile quand il était enfant : ses parents ont été tués dans leur bateau au large des îles par trois hommes menés par un certain Cafarello. Vango et sa nourrice en ont réchappé. Trahissant ses complices, coulant le bateau, Cafarello a disparu avec la plus grosse partie d'un mystérieux trésor qui était à bord.

Vango repart à l'aventure pour percer le grand secret de sa vie.

Première partie

1

Au commencement de tout

Lakehurst, New Jersey, 1^{er} septembre 1929

Un rectangle de blé écrasé leur faisait un lit à baldaquin.

Ils étaient allongés l'un près de l'autre. Les quatre côtés de ce lit étaient drapés de l'or des blés. Partout ailleurs les champs infinis se tenaient bien debout sous le soleil. On voyait le dirigeable posé sur la terre à deux kilomètres de là, comme une goutte d'argent tombée dans l'herbe.

Elle avait peut-être douze ans et lui quatorze. Elle l'avait suivi en courant à travers les blés qui se refermaient derrière eux.

– Va-t'en ! criait-il.

Elle ne comprenait pas où il allait.

Ils étaient maintenant blottis sur le sol, face à face. Elle pleurait.

– On se cache ? Pourquoi se cacher ?

Vango posa deux doigts sur la bouche d'Ethel.

– Chut... Il est là. Il me suit.

Les épis ne bruissaient même pas. Le silence était absolu. Mais il y avait la note continue de l'été, cette note grave qu'on pourrait appeler le bruit du soleil. Vango avait le regard fou.

– Dis-moi ce qui se passe..., murmura-t-elle.

La terre desséchée buvait le petit trait de larme d’Ethel.

– Il n’y a personne... Je ne te reconnais plus, Vango. Qu’est-ce que tu as ?

Ethel ne le connaissait que depuis vingt jours à peine, mais il lui semblait que cette rencontre était au commencement de tout et que, de son existence entière, elle n’avait jamais connu quelqu’un d’autre.

Vingt jours. Une éternité passée ensemble. N’avaient-ils pas eu le temps de faire le tour du monde ?

Ils en avaient même oublié les autres passagers du Graf Zeppelin, la foule à chaque escale, les journaux du monde entier qui parlaient de l’aventure du grand dirigeable, le magnésium des flashes en pluie blanche sur eux...

Dans leur esprit, c’était comme s’ils avaient volé seuls pendant tout ce temps. De New York à l’Allemagne, puis sans escale jusqu’au Japon. Après cinq jours à se perdre dans Tokyo, ils avaient enjambé en trois jours le Pacifique, ils avaient survolé dans un essaim de petits avions la baie de San Francisco au coucher du soleil, ils avaient été ovationnés à Los Angeles, à Chicago, et s’étaient enfin posés à Lakehurst tout près de New York.

Il fallait au moins une vie entière pour cela. Ou peut-être deux vies collées l’une à l’autre ?

– Je t’en supplie, souffla-t-elle. Dis-moi de quoi tu as peur. Je peux t’aider.

Il appuya à nouveau sa main ouverte sur les lèvres d’Ethel. Il venait d’entendre un craquement, comme le déclic d’une arme qu’on charge.

– Il est là.

– Qui ?

Ethel se laissa glisser sur le dos.

Vango n'était plus le même.

Trois semaines plus tôt, ils ne se connaissaient même pas. C'était dans le ciel de New York, la première nuit du voyage. Ethel aurait aimé y être à nouveau et tout revivre éternellement, seconde après seconde, en commençant par les premiers mots :

– Tu ne parles jamais ?

Bien sûr, elle n'avait rien dit, c'était sa réponse à toutes les questions du monde depuis cinq ans. Elle s'était penchée avec son verre d'eau à la fenêtre. Ils étaient cent mètres au-dessus des plus hauts gratte-ciel. La nuit verticale étincelait sous eux. Elle ne chercha même pas à savoir qui s'adressait à elle.

– Je t'ai vue avec ton frère, dit-il. Tu ne dis jamais un mot. Il s'occupe bien de toi pourtant.

Cette fois, en tournant la tête, il découvrit ses yeux verts posés sur lui.

Tous les autres passagers dormaient. Elle était sortie de sa cabine pour boire de l'eau et elle avait trouvé ce garçon, assis dans l'ombre, dans la petite cuisine du dirigeable. Il épluchait des pommes de terre. Il devait travailler là comme garçon de cuisine.

Elle alla vers la porte pour sortir et rejoindre sa cabine. Elle entendit une dernière fois :

– Si tu veux, je suis là. Je reste là. Si tu ne dors pas, je m'appelle Vango.

Ces derniers mots étranges l'arrêtèrent dans son élan. Elle se les répéta.

« Et si je m'endors, est-ce qu'il s'appellera encore Vango ? » pensa-t-elle. Elle le regarda à nouveau, malgré elle. Elle vit qu'il épluchait ses pommes de terre comme des pierres précieuses, avec huit faces parfaites. Elle vit surtout qu'il ne ressemblait à rien ni personne de ce qu'elle connaissait. Elle sortit de la pièce.

Le zeppelin était déjà loin de la côte. Manhattan n'était qu'un souvenir lumineux dans le ciel.

Vango dit :

– Moi aussi, tu sais, j'ai prononcé très peu de mots dans ma vie. C'est ton silence qui me rend bavard.

Elle fit un sourire qui la trahissait.

Parce que, oui, elle était revenue quelques minutes plus tard dans la cuisine. Elle s'était assise sur une caisse, comme si elle ne le voyait pas. Il chantonnait quelque chose dans une langue inconnue.

Vango ne se souvenait même plus de ce qu'il raconta pour meubler la nuit. Mais il ne cessa pas de parler jusqu'au matin. Il était peut-être parti de la pomme de terre qu'il tenait entre ses doigts. Bouillie, sautée, rôtie, râpée, compotée, la pomme de terre l'émerveillait. Il la faisait même cuire parfois dans une boule d'argile qu'il brisait ensuite avec une pierre, comme un œuf. De la pomme de terre, il avait donc sûrement roulé vers l'œuf, puis vers la poule, et tout ce qui hante la basse-cour, parfume le potager ou le magasin des épices, tombe des arbres fruitiers avec un bruit d'automne. Il avait parlé de l'explosion des châtaignes, du chuintement des champignons dans la poêle. Elle écoutait. Il avait fait

sentir le bocal des vanilles. Et il avait entendu le premier son de sa bouche, quand elle avait approché son visage pour respirer. Comme le gémissement d'un enfant qui se retourne dans son sommeil.

Ils s'étaient même regardés une seconde en silence. Elle paraissait surprise.

Vango continua donc. Plus tard, il vit que le petit fagot de cannelle mouillait les yeux de la jeune fille, et que même l'odeur âcre du levain sur la planche faisait se lever quelque chose d'autre dans ses souvenirs.

Il la voyait se fendiller.

Le lendemain, en passant le trente-cinquième méridien, Ethel avait dit son premier mot :

– Baleine.

Et il y avait bien sous eux une île blanche qui dérivait et que même les pilotes du zeppelin n'avaient pas vue. Une île blanche qui devenait grise quand elle se soulevait de l'écume.

Après ce mot, il y eut le mot « tartine », le mot « Vango », et d'autres de ce genre, ces sons qui remplissent les yeux et la bouche. Cela dura presque deux semaines. Ethel sentit revenir la vie, comme on recouvre la vue. Son frère Paul, attablé avec les autres passagers, la regardait guérir. Il n'avait plus entendu le timbre grave de la voix d'Ethel depuis la mort de leurs parents.

Mais, pendant ce tour du monde, juste avant de quitter le Japon, le 21 août, c'est dans le regard de Vango qu'elle vit quelque chose se fêler. Que s'était-il passé ce soir-là ?

Ethel se rappela soudain que les rêves avaient une fin.

Maintenant, ils étaient allongés dans cette cage de blé et de soleil. Ils auraient dû se sentir si proches, tous les deux, d'être enfin si loin des autres, ce matin-là. Mais elle percevait surtout le tremblement de la main de Vango quand elle approchait héroïquement la sienne.

– Le ballon va partir. Il faut que tu y ailles, chuchota Vango.

– Et toi ?

– Je te rejoindrai.

– Je reste avec toi.

– Va-t'en.

Elle se redressa. Vango lui attrapa le bras.

– Marche en te baissant vers le dernier rang de blé, là-bas. Puis cours jusqu'au zeppelin.

– Qu'est-ce que c'est ?

Un objet avait glissé par terre, derrière Vango.

Il le ramassa sur le sol et le remit sous sa ceinture dans son dos. C'était un revolver.

– Tu deviens fou, dit Ethel.

Vango aurait préféré l'être. Il aurait aimé avoir tout inventé. Que l'ennemi invisible qui avait tenté de le tuer, par trois fois depuis une semaine, n'ait jamais existé et que les cheveux d'Ethel puissent balayer ces ombres en embuscade autour de lui.

Alors Ethel se détacha de ses mains. Elle s'éloigna un peu et murmura :

– Tu m'as promis. Tu te rappelleras ?

Il acquiesça, les yeux perdus.

Elle disparut dans la forêt de blés.

Quand elle eut marché dix minutes, les cheveux collés aux joues et aux yeux, elle entendit deux coups de feu lointains, derrière elle. Elle se retourna. La flaque d'or était immobile, comme à marée basse. Ethel ne savait même plus d'où elle était partie, ni d'où avait surgi ce bruit.

De l'autre côté, le hurlement de la corne du dirigeable l'appelait. Ethel tourna sur elle-même, incapable de décider ce qu'elle devait faire puis, pensant au regard suppliant de Vango, elle se remit en marche vers le zeppelin.

La voix du commandant Eckener faisait vibrer les vitres de la cuisine.

– Où est-il, le Piccolo ? Qu'est-ce que vous en avez fait ?

Le cuisinier Otto Manz haussa les épaules et fit disparaître tous ses mentons dans son col. Il se lamentait :

– À minuit encore, il était là, il me préparait une sauce. Goûtez-moi ça.

Il tendit une cuillère en bois fumante que Hugo Eckener repoussa.

– Je ne vous parle pas de vos sauces ! Je vous demande où est Vango.

La cuisine était à l'avant du dirigeable. Le géant de toile tirait sur ses amarres. Il s'apprêtait à quitter l'Amérique. On aurait pu aligner dans son corps dix caravelles comme celles de Christophe Colomb.

Un officier pilote apparut à la porte.

– Il manque aussi deux passagers.

– Qui ? rugit Eckener.

– Ma petite sœur, Ethel, dit un homme de vingt ans, entré derrière l'officier.

– Ce n'est pas une colonie de vacances, nom de Dieu ! C'est le premier tour du monde dans les airs ! Et nous avons une heure de retard. Où sont ces gamins ?

– Là ! cria le cuisinier en regardant par la fenêtre.

Ethel venait de fendre la foule qui entourait le ballon. Son frère, Paul, se précipita vers la fenêtre. Elle était seule.

– Faites-la monter ! ordonna le commandant.

On la hissa en lui tendant les mains parce qu'il n'y avait déjà plus l'escalier d'accès. Paul l'accueillit sur le seuil.

– Où étais-tu ?

Ethel mit les poings dans ses poches. Elle regardait son frère. Elle se sentait en équilibre sur un passage étroit. À cet instant, elle pouvait choisir de replonger dans le bloc de silence où elle avait vécu avant Vango, elle pouvait aussi s'aventurer seule sur un nouveau chemin.

Paul sentait ce vertige de la jeune fille et la regardait comme une chatte sur une verrière fragile, qu'on n'ose même pas appeler.

– Je me promenais, dit Ethel.

Eckener surgit à cet instant.

– Et Vango ?

– Je ne sais pas, répondit Ethel. Je ne suis pas la gardienne de Vango. Il n'est pas là ?

– Non, il n'est pas là ! dit le commandant. Et il n'y sera plus jamais. On part.

– Vous n'allez pas partir sans Vango ? s'écria le cuisinier.

– Il est viré. C'est fini. On s'en va...

La voix d'Eckener s'était brisée. Ethel détourna les yeux. Les ordres rebondissaient vers la cabine de pilotage. Otto Manz se laissa tomber contre la cloison.

– Vango ? Mais vous n’êtes pas sérieux ?

– Je n’ai pas l’air sérieux ? hurla Eckener, les sourcils en bataille.

Le cuisinier, la cuillère en bois toujours à la main, dit en s’étranglant :

– Goûtez au moins sa sauce...

Comme si le goût de la truffe pouvait renverser le destin. Mais Eckener avait déjà disparu. On entendit alors résonner la voix de Kubis, le maître d’hôtel :

– Le voilà !

Ethel bondit dans le couloir, vers la salle à manger. Elle poussa les voyageurs qui s’agglutinaient à la fenêtre. Elle fouilla du regard la prairie, couverte de soldats et de badauds.

– Le voilà, répéta Kubis, à la lucarne voisine.

Ethel vit alors, un peu plus loin, un homme qui courait en faisant de grands gestes.

– C’est M. Antonov.

Boris Petrovitch Antonov manquait aussi à l’appel.

– Il est blessé.

Il avait enveloppé son genou dans un foulard et il boitait.

Cette fois, on remit en place l’escalier de bois blanc pour l’aider à embarquer. Le retardataire expliqua qu’il avait glissé dans un terrier de renard en s’éloignant pour prendre une photo.

Ses yeux ne quittaient pas ceux d’Ethel.

Boris Antonov avait des petites lunettes en fil de fer et un teint de cierge. Il voyageait avec le docteur Kakline, un savant russe, envoyé officiel de Moscou pour surveiller la traversée de l’Union soviétique. Quinze jours plus tôt, Eckener avait décidé de contourner par le nord la ville de

Moscou où des dizaines de milliers de personnes attendaient inutilement. Le docteur Kakline s'était mis dans des colères sibériennes. Mais il en aurait fallu davantage pour déraciner Hugo Eckener.

Kakline s'occupait maintenant de son compatriote Antonov. Il ne regardait même pas son genou dont le pansement était taché de sang. Il l'assaillait de questions à mi-voix. Kakline avait l'air satisfait de l'issue de cette aventure. Il disait « *Da, da, da...* » et pinçait la joue de Boris Antonov comme celle d'un bon soldat.

Tous les voyageurs sentirent la poussée de l'envol. C'était le moment le plus émouvant. Cet instant où le navire volant s'arrachait des cris de la foule et gagnait lentement les couches silencieuses de l'air.

Le vieil Eckener était dans son petit fauteuil de bois à tribord, près des vitres de la cabine de pilotage. Un peu de tristesse voilait ses yeux bleus. Il pensait à Vango, ce garçon de quatorze ans, qui venait de passer presque un an à bord du Graf Zeppelin. Très tôt, il avait deviné le destin insaisissable de celui qu'il appelait Piccolo. Mais il n'avait pu s'empêcher de s'attacher à lui. Depuis le début, il redoutait le jour où Vango se volatiliserait.

Eckener regardait les blés. Le ballon s'était déjà élevé de deux cents mètres. Il avait laissé derrière lui la fourmilière des hangars de Lakehurst. Il n'y avait plus que les blés. Et quand il vit, en dessous de lui, la brume légère, l'étendue jaune, la course d'un enfant parmi les épis, Eckener retrouva son sourire. Il rangea cette vision avec toutes les autres... Le Sahara qui se jette dans l'océan du haut des falaises, le quadrillage des jardins de Hokkaido au Japon, la pleine lune